

L'ÉCLAIR

JOURNAL CATHOLIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISANT A LYON LE SAMEDI

ABONNEMENTS:

Rhône et départements limitrophes: . . . 1 an, 6 fr. — 6 mois, 3 fr. 50
Autres départements: . . . 1 an, 7 fr. — 6 mois, 4 fr. 50
Étranger: . . . le port en sus.
Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
Rue Mulet, 8, à l'entresol

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus

Il sera donné un compte rendu des ouvrages envoyés.

Les ANNONCES seront reçues aux bureaux du Journal

TOUS LES JOURS DE 2 A 4 HEURES, LES DIMANCHES ET FÊTES EXCEPTÉS

Vente en gros: Rue Mulet 8.

SOMMAIRE: BULLETIN POLITIQUE, V. — A TRAVERS LA SEMAINE. — LA RÉSURRECTION. — LA SEMAINE SAINTE A ROME AVANT 1870, E. de Jacob de la Cottière. — LES FANATIQUES, Un Passant. — VARUS-FERRY ET SES COMPLICES, Augustin Rémy. — LA CROIX, Joseph Véry. — CORRESPONDANCE. — LA PRESSE RÉPUBLICAINE ET LA MANIFESTATION DU 29 MARS, Martial Ferré. — TRIBUNE DES ŒUVRES, J. S. — LA NOUVELLE ŒUVRE DE LA LIGUE, Nemo. — LETTRES VILLAGEOISES, Jean-Claude. — VARIÉTÉS, Antoine-François. — MARCHÉS.

BULLETIN POLITIQUE

Le mépris de la France et l'indignation publique ont fait leur œuvre. Le ministère Ferry s'est effondré, et ceux qui courbaient le plus servilement l'échine devant l'extrême-président du conseil, sont aujourd'hui les plus acharnés à le renier et à le couvrir de leurs invectives. Ovide nous avait dit déjà que l'amitié ne résiste pas à l'infortune. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que les opportunistes de la Chambre lui donnent raison en abandonnant celui qu'ils avaient aveuglément suivi jusqu'à présent. Ferry trouvait facilement des complices quand il disposait des places, des traitements et des décorations; il est seul maintenant. C'est la logique républicaine, elle explique d'ailleurs fort bien l'attitude de la Chambre. L'heure des rendements de comptes approche, et il est naturel que la bande de malfaiteurs, qui a pris notre pays pour théâtre de ses exploits, cherche à se soustraire aux responsabilités terribles de ses crimes. Elle serait trop heureuse de faire retomber sur un seul les expiations que tous méritent, et c'est d'une voix unanime que la meute opportuniste crie haro sur le député des Vosges.

La manœuvre est habile, mais elle ne réussira pas. Ils sont tous solidaires ceux qui ont ruiné nos finances, expulsé nos religieux, renversé nos croix, déchristianisé l'enseignement. C'est la majorité de la Chambre, et non Ferry tout seul, qui a engagé la politique désastreuse dont le dénouement est le massacre de nos soldats et l'affront fait au drapeau.

Quoi que vous puissiez dire ou faire, c'est votre République elle-même qui est atteinte, et la honte de Ferry qui en était la plus parfaite incarnation retombe sur elle. Vos distinctions sont trop subtiles pour le bon sens public, et vous êtes de la même bande, vous tous qui saviez si bien vous entendre pour la guerre à Dieu et à l'Eglise, pour les tripotages éhontés qui ont causé les aventures téméraires où s'engloutissent l'or et le sang de la France. Que vous vous appeliez Freycinet, Jules Roche, Brisson, Floquet ou Paul Bert, vous êtes tous de la séquelle à Ferry, et le pays a pour vous le même mépris et la même indignation.

Et d'ailleurs vous êtes tellement liés à l'homme que les événements viennent d'emporter, vous êtes si bien ses complices, que ce pouvoir d'où il a été chassé, vous n'osez pas le ressaisir. Vous sentez que le balai vengeur qui a mis Ferry à la porte ne tarderait pas à vous chasser à votre tour, et qu'en se prononçant sur celui-là le pays a rendu contre tous un verdict sans appel. Vous êtes tous condamnés au même ostracisme, et c'est en vain que vous voulez faire retomber sur un seul le coup qui vous a tous frappés indistinctement!

Catholiques persécutés, conservateurs bafoués, courage donc et à l'œuvre, si vous le

voulez l'avenir est à vous. Lasse des empiriques et des charlatans qui l'ont menée à sa perte, la France va sentir peut-être le besoin de revenir aux principes qui sont pour les États le secret de toute prospérité morale ou matérielle, comme ils sont pour les individus la condition essentielle du progrès et du salut.

C'est là notre espérance. Fasse le ciel qu'elle ne soit pas trompée. V.

A TRAVERS LA SEMAINE

Lettres de Son Éminence. — A la suite de la profanation de nos cimetières, Mgr le cardinal Caverot a adressé à MM. les Curés de Lyon une lettre très digne. Son Éminence proteste contre l'enlèvement des croix et ordonne, en réparation de cet outrage, l'exercice du Chemin de la Croix dans toutes les églises de la ville le Vendredi-Saint.

Par une seconde lettre-circulaire adressée à MM. les Curés, S. E. les informe de la mise à exécution immédiate de la mesure édictée par la loi de finances de l'exercice 1885 en ce qui concerne les vicariats reconnus par l'État. Notre diocèse compte à lui seul 38 suppressions, sans compter celles qui pourraient provenir de la délibération des conseils municipaux dans le même esprit.

Foi et piété lyonnaise. — A l'occasion du Jeudi-Saint, les visites dans nos églises ont été encore plus nombreuses que les années précédentes. Sous l'impression des derniers sacrilèges, le peuple a compris le besoin de la prière et du recueillement et, fort avant dans la soirée, nos églises ne désemplissaient pas pour les prières et cérémonies du Jeudi-Saint.

Le vendredi, le pèlerinage des Dames a été imposant. Les exercices du Chemin de Croix dans toutes les églises ont été suivis avec une piété remarquable; grand nombre de magasins fermés donnaient à la ville un aspect de tristesse qui convient bien à ce peuple croyant que quelques évergumènes prétendent rabaisser à leur niveau.

Honte à ceux qui ont provoqué ces manifestations.

Notre Saint Père le Pape. — En présence des événements de la Chine, Sa Sainteté a adressé une lettre fort remarquable à l'Empereur du Céleste-Empire. Dans sa sollicitude paternelle Léon XIII demande à l'empereur Kouang-Su de prendre sous sa haute protection les missionnaires catholiques qui sont allés porter dans l'empire chinois, la vraie lumière et la diffusion des lettres et des arts.

Cet honneur appartenait à la France, mais avec notre gouvernement, Sa Sainteté est obligée de s'adresser au gouvernement chinois lui-même.

Rome. — Dans le Consistoire tenu le 27 mars dernier, N. S. Père le Pape a pourvu les églises de Dijon, évêque nommé, M. l'abbé Castillon; de Digne, M. l'abbé Hatto; d'Agén, M. l'abbé Cœuret-Varin; du Mans, M. l'abbé Labouré; de Verdun, M. l'abbé Gonindard; de la Guadeloupe, M. l'abbé Oury.

Les journaux de Rome signalent un nouvel acte de l'inepuisable charité du Souverain-Pontife. A l'occasion des fêtes de Pâques, Sa Sainteté a fait distribuer aux pauvres de Rome cent soixante lits complets et 12.000 fr.

Lyon catholique. — Vendredi 27 mars à la pointe du jour, les croix centrales de nos cimetières lyonnais sont tombées sous les coups des agents de la municipalité. Cette nouvelle se répandant par la ville y produit une émotion considérable. Le dimanche des Rameaux, dix mille hommes réunis spontanément, montent à Loyasse faire sur l'emplacement de la croix abattue un acte de réparation et descendent

ensuite à l'Hôtel-de-Ville réclamer la satisfaction qui leur est due pour ce nouvel outrage à la foi publique. Nos lecteurs trouveront plus loin le récit de cette imposante manifestation.

M. Lefort. — C'est l'individu qui a consenti à se faire le pourvoyeur de la haine des Maynard, Juliaa et consorts. C'est lui qui pour racheter son incapacité comme ingénieur, par son zèle comme sectaire, a présidé à la destruction de nos croix. Ce myrmidon déjà mis au ban des ingénieurs par ses collègues pour avoir accepté sa place dans les conditions que l'on sait, a été déclaré par les journaux de notre ville mis à l'index de toute honnête société. Il a voulu se jeter dans la fange, qu'il y reste avec les reptiles maçonniques, les Juliaa et les Maynard. Personne ne lui enverra cette société.

Le 29 Mars. — Le ministère Ferry croule sous l'indignation publique provoquée par les nouvelles d'Orient. Nos soldats refoulés par les Chinois, vaincus, fuyants, le général Négrier blessé, le déshonneur de notre drapeau, le sang de ses défenseurs, tout cela c'est l'œuvre de ce misérable. Sous les coups mérités dont l'accablait la droite, ce cynique riait, il riait, entendez-vous, mères de familles qui avez des fils au Tonkin, et qui mourez à petit feu dans les angoisses de l'incertitude, Ferry riait! Ce bandit en a été quitte, ô honte, pour la perte de son portefeuille. Une demande de mise en accusation n'a pas rassemblé la majorité des voix. Ah certes, c'est que la gauche a peu près tout entière sentait que la condamnation de Ferry, c'était sa condamnation à elle, que la honte de Ferry était sa honte à elle.

La Chambre. — Ce troupeau d'esclaves qui compose la majorité de la Chambre essaye en vain de dégager sa responsabilité dans nos désastres. Cette majorité vendue à Ferry ne peut extirper la pourriture qu'elle a si soigneusement entretenue sur elle jusqu'à ce jour. Un cri commence à se faire entendre: A la porte cette infection! qu'on la balaye! Ce n'est pas nous qui protestons contre cette opération de voirie.

Le sieur Maynard. — Adjointa déclaré que si les catholiques recommençaient leur manifestation de dimanche, ils verraient comment on les recevrait. Est-ce que le sieur Maynard nous ferait charger par les bataillons scolaires, par hasard. En tout cas quand il nous plaira d'user de nos droits de citoyens, le sieur Maynard qui est à notre service, ne lui en déplaît, attendu que les émoluments qu'il touche proviennent aussi bien sinon mieux de notre poche que de la poche de ses copains, le sieur Maynard déjà nommé, voudra bien nous écouter convenablement. Quel que soit l'endroit d'où l'on sorte, quand on a affaire à des gens bien élevés, le moins que l'on puisse faire c'est de se montrer digne de l'honneur qu'ils vous font en consentant à traiter avec vous.

Personnages à se rappeler. — Voici le vote des députés du Rhône dans le scrutin sur la mise en accusation du ministère: MM. Brialou, Lagrange et Monteilh ont voté pour.

MM. Ballue, Chavanne et Million, contre, M. Andrieux s'est abstenu.

Varus-Ferry et le « Progrès ». — Le Progrès ne craint pas de soutenir encore Varus-Ferry! C'est écœurant! Ce n'est pas moi qui le dit, c'est un lecteur assidu du Progrès qui l'a crié devant moi, jurant bien que jamais plus de sa vie il ne lirait « cette feuille sans nom » comme il disait.

Calomnies des complices de Varus-Ferry. — Les complices du grand crime ne craignent pas de baver sur la réputation de nos héros généraux. Ne sachant plus comme se justifier de leur assassinat du Tonkin, ils osent dire que nos vaillants généraux, leurs

victimes, ont manqué à leur devoir. Honte aux imposteurs!

Coincidence. — C'est à la date du 29 mars 1880 que M. Ferry, d'accord cette fois avec M. de Freycinet, inaugura par les décrets l'ère de la persécution religieuse. L'odieuse loi contre l'enseignement chrétien, qui fut son œuvre principale, porte la date du 28 mars 1882. C'est le 28 mars 1885, — samedi dernier — que la situation de M. Ferry fut ébranlée dans des conditions telles que tous les esprits clairvoyants pressentirent sa chute à bref délai; et c'est le 29 mars que sont arrivées les funestes nouvelles qui devaient le lendemain le précipiter du pouvoir.

Est-ce le commencement de la Justice divine?

Mais alors Freycinet, l'associé de Ferry dans ses actes infâmes, peut-il aujourd'hui recueillir une succession dont la source maudite est si visiblement empoisonnée.

Avis. — A l'occasion des fêtes de Pâques, les trois galeries du Musée Guimet seront ouvertes Lundi, 6 courant de 1 heure à 5.

Le Musée sera fermé le Dimanche de Pâques.

Nominations et décès dans le Clergé. — Par décision de Son Éminence le cardinal-archevêque.

M. Chabrier, vicaire de Villemontais, a été nommé vicaire à Sainte-Blandine, à Lyon.

M. Simond, ancien professeur, a été nommé vicaire à Vernaison.

DÉCÈS

† M. Charles, ancien curé, doyen d'âge du clergé du diocèse, est décédé le 26 mars, dans sa quatre-vingt-treizième année.

Nécrologie. — Au moment de mettre sous presse nous apprenons la mort de Mme MARGUERITE-MATHILDE DUCURTYL, religieuse de N.-D. de la Retraite au cénacle, dont les funérailles ont lieu aujourd'hui, samedi, à 4 heures, convent de N.-D. de la Retraite, place de Fourvière, 4.

L'administration et la rédaction du journal L'Éclair se font un devoir d'adresser leurs sentiments de condoléances à leur vénéré ami et collaborateur, que la mort de sa fille plonge dans une si grande douleur, ainsi qu'à toute cette famille si durement éprouvée par une mort aussi inattendue.

La Résurrection

Pâques, c'est la fête du triomphe. Après les longs jours de pénitence et de deuil, d'amertume et d'humiliation chrétienne du Carême et de la Semaine sainte, Pâques éclate comme une fanfare d'allégresse avec son Loctare et tous ses chants de victoire, où toutes les tristesses s'évanouissent oubliées dans un immense cri de joie.

Car le Christ est ressuscité, et avec lui tout ressuscite.

Que d'âmes, mortes et comme ensevelies dans le mal, rompent alors leurs liens, et se lèvent, pour faire cortège à Celui qui sort du tombeau.

Et il n'est pas jusqu'à la nature qui, s'associant en quelque sorte à cette résurrection de Dieu et des âmes, n'ait choisi cette époque de l'année pour renouveler sa vie, pour sortir, fraîche et verte, du linceul de son engourdissement hivernal, et faire écho, à sa manière, par les gazouillants alleluias de ses oiseaux revenus dans ses bosquets fleurdoris, au grand alleluia des orgues et des cœurs dans les églises en fête.

C'est la grande Résurrection catholique et universelle; après la mort, après le mal, après l'hiver, c'est la vie qui recommence, — plus fraîche qu'avant l'hiver, plus pure qu'avant le mal, plus glorieuse qu'avant la mort.

De ce spectacle rassurant et qui fait une loi de la confiance, nous reportons instinctivement nos regards rassérénés sur cette grande misère qui est la misère nationale, sur cette pauvre malade qui est la patrie française, et nous nous penons à espérer.

Oh ! sans doute, le pessimiste a raison : la France est cruellement désolante et grièvement atteinte.

C'est l'hiver. En proie à des souffrances d'impitoyable qui la dessèche et la glace, elle voit tomber une à une, comme des feuilles à l'automne, toutes ses gloires et toutes ses vertus.

C'est le mal ; le mal dans toute sa laideur morale, le péché le plus hideux de tous les péchés, parce qu'il suppose et provoque tous les autres, parce qu'il est la plus haute expression de l'erreur et du blasphème : l'athéisme, l'athéisme officiel et obligatoire.

C'est la mort : il semble parfois que plus rien ne bouge, que la patrie est condamnée, qu'elle est mourante, qu'elle est perdue.

Sans doute le pessimiste a raison. Mais l'optimiste aussi n'a pas tort, et si grand que soit le malheur, il y a place pour l'espérance.

Oui, la France, où le chrétien se sent froid au cœur sous l'assombrissement d'un ciel d'où le soleil de justice retire un à un tous ses rayons, ressemble à nos campagnes désolées, quand la neige, flocon par flocon, tombe, tissant leur blanc linceul.

Oui, la France, qui non contente de s'attaquer à l'Eglise s'en prend à Dieu même, la chasse de l'école, du prétoire, de l'hôpital, du livre, de la loi, du cimetière, le poursuit dans l'enfance et la jeunesse, dans la société et la famille, dans les mourants et jusque sur les tombeaux ; la France qui se joue dans toutes les formes du déicide, ressemble à ces pêcheurs endurcis qu'on dirait avoir pris pour devise le mot de Satan : O mal, sois mon bien !

Oui, la France est malade : bientôt dans tous ses membres par le poison qui s'est mêlé à son sang, en proie à des convulsions prochaines et à une décomposition rapide, la France agonise : plusieurs disent qu'elle est morte.

C'est vrai, mais le pessimiste se presse trop de conclure au désespoir.

C'est au désespoir aussi que concluaient les disciples de Jésus, témoins de la Passion, du Calvaire et du Sépulture.

C'est au désespoir que concluaient les amis et les parents de ce pêcheur endurci, insensible jusqu'ici à leurs sollicitations et à leurs prières.

C'est au désespoir sans doute aussi que concluaient les témoins du premier hiver, quand ils virent au bout de la décadence de l'automne la nature mourir, et la neige encore inconnue ensevelir la terre désolée.

Et le printemps est revenu ! Et le divin ressuscité a brisé la pierre du tombeau !

Ne désespérons pas de notre beau pays de France, flétri un moment par des souffles mauvais. Sa sève est puissante, si la tempête est forte. Ce que l'une détruit, l'autre le refait. Nous croyons à cette sève féconde, en réserve au fond du cœur national, et qui n'est refoulée un instant par les apêtrés de la saison méchante et des vilains Frimaïres de la République, que pour jaillir, plus énergique et plus belle, sous le premier rayon réchauffant, et ramener sous nos yeux, après les orages de l'hiver et de la Révolution vaine, le second printemps d'une nation où la foi est toujours prête à revivre, d'une terre où les croix se relèvent d'elles-mêmes comme les roseaux après l'ouragan, et

repousseront partout comme sa végétation naturelle, dès que le maudit vent qui les abat, mais qu'un mot de Dieu peut abattre, aura passé, avec ses nuées sinistres de tyrans et de mal-faiteurs.

Ne désespérons pas de la France pécheresse. Dieu l'a châtiée et la châtie encore. Hélas ! si l'empire a mérité 1870, que va nous mériter la République ? Et l'expiation a déjà commencé. Mais n'y a-t-il pas au bout de la main qui frappe un bras divin qui relève, et déjà, le même coup douloureux qui nous châtie au Tonkin n'a-t-il pas eu dans la chute d'un Ferry son contre-coup libérateur ? Expier c'est se relever, et la France se convertira dans le malheur.

Ne désespérons pas de la fille aînée de l'Eglise. L'Eglise et sa fille ne meurent pas. « Elle n'est pas morte, mais elle dort », disait Jésus de la fille de Jaïre le chef de la Synagogue ; puis il la toucha de sa main, et comme sur la toile magnifique de notre Exposition lyonnaise, la jeune fille ouvrit ses yeux étonnés.

— Le Christ aussi touchera la France ; que dis-je ? il y a des siècles qu'il l'a touchée et qu'il l'a faite immortelle, à sa ressemblance et à son image. Un jour elle a pu se laisser surprendre : la Révolution est venue à elle, avec ses bandes armées, et lui a donné le baiser de Judas. La France-Maçonnerie a servi de traître. Les scribes et les pharisiens de la libre pensée et de la guillotine ont amené contre le vrai peuple français, cette populace que depuis cent ans on nous fait prendre pour le peuple, et lui ont fait crier le *Non hunc sed Barrabam* ! Mort à la France chrétienne. Et ils ont souffleté la France chrétienne. Ils lui ont enlevé un à un tous ses vêtements, tous ses droits, toutes ses libertés saintes, et l'affublé de leur oripeau de plus en plus rouge jusqu'à ce qu'il soit du sang, ils la traînent maintenant à pas prudents sur le chemin des persécutions qui monte au Calvaire. Là, « la Révolution a creusé une fosse », comme l'a dit un franc-maçon. Il y a dix-huit siècles, le paganisme y enterrait le Dieu de la France ; le néopaganisme y enterme aujourd'hui la fille aînée de l'Eglise.

Mais les Vendredis saints sont près des Résurrections !

Les Fanatiques

Ils étaient là dix mille, serrés entre des tombeaux et contemplant un coin de terre remuée par la pioche. En passant, ils fléchissaient le genou ; beaucoup se prosternaient et baisaient le sol.

Sur cette terre encore soulevée reposaient deux planches passées l'une sur l'autre, entourées de quelques fleurs. Et dans cette foule sans chefs et pourtant disciplinée s'élevaient des chants de tristesse entrecoupés de silences plus lugubres encore.

Que faisaient-ils ? Quel mot d'ordre les avait rassemblés. Quelle inspiration les animait ? Quel souffle poussait entre les murs trop étroits de nos chemins les sombres flots de cette longue rivière humaine ? Et c'était un fleuve qui coulait sans mugissement, resserrant ses ondes ou élargissant ses nappes suivant les caprices de ses rives, et poursuivant dans tous ses méandres le même cours tranquille et majestueux.

Personne ne les avait appelés. Descendant de la colline de Fourvière ou du coteau de la

Croix-Rousse, accourant des taudis de Vaise, des mansardes de la Guillotière, ou des salons dorés de Bellecour, ils s'étaient rencontrés au rendez-vous de ceux qui prient. Le fleuve s'était formé de ces mille ruisseaux. La colonne s'ébranle en silence et se grossit sur son passage de mille nouvelles recrues.

Jamais tant de vivants à la fois n'auront foulé le champ des morts. Le carrefour du milieu est rempli en un instant ; puis, sous les pressées incessantes de la foule le cercle se brise et le flot humain se répand par toutes les issues et couvre toutes les voies.

La veille, il y avait là quelques pierres superposées. Un homme les avait abattues et enlevées. Et c'est parce que ces pierres n'étaient plus là, que ces dix mille hommes, quittant leurs affaires, leur repos ou leurs plaisirs, s'écrasaient autour de cet emplacement vide. Et tout à l'heure ils iront au premier magistrat de la ville se plaindre de ces pierres enlevées et demander réparation.

Ces pierres n'étant plus là, achèteront-ils le pain plus cher ? Les ouvriers auront-ils moins de travail, les commerçants moins d'affaires, les hommes de loi moins de procès ? Payeront-ils plus d'impôt ou jouiront-ils de moins de liberté ?

De quoi donc se plaignent-ils ? Ceux à qui ils s'adressent ne comprennent pas que des gens à qui on n'enlève ni le pain de la bouche ni l'argent des poches s'avisent de trouver la vie moins bonne, parce qu'une charrette, à emporté deux pierres croisées l'une sur l'autre, en haut d'une colline oisément une fois par an. Ils traitent donc de fous ces singuliers pétitionnaires.

Ils n'ont pas tort, sans doute, car la même éphémère est lancée aux ancêtres des mêmes hommes depuis dix-huit cents ans. L'un d'entre eux a même défini la manie qui les agite : c'est la folie de la croix.

On sait si cette épidémie a été féconde. Pendant combien de siècles n'a-t-on pas élevé la croix, comme le symbole de la civilisation, en face du croissant qui était le signe de la barbarie ? La croix se dressait au faite des monuments comme aux carrefours des chemins de campagne ; elle brillait au front des rois comme au cou des femmes. Son règne est-il fini déjà ? Voyez-la encore dans les batailles au bras de ceux qui ramassent les blessés et ensevelissent les morts. Voyez-la sur la poitrine des braves, hélas ! et sur celle des *mairies républicaines*. N'est-ce pas le souvenir qu'un libre penseur qui quitte le pouvoir aime à laisser à ses amis ?

Que n'a-t-on pas fait dans ce siècle pour guérir cette universelle maladie ? Que de croix n'a-t-on pas déjà brisées ? Partout où il en reste encore on les renversera. M. Gailleton l'a juré, M. Lefort lui prêterait bras.

Mais la cure n'est pas complète. Ils sont encore ici quelques milliers de fous. Ce sont ceux qui montaient dimanche à Loyasse. Ils allaient s'agenouiller autour d'une croix brisée sur cette montagne où leurs pères ont planté, il y a dix-huit siècles, la première croix de France.

Ils étaient là, les enthousiastes, meurtrissant leurs lèvres sur cette terre sainte et chantant à pleine voix l'hymne de la croix ;

Ils torpèrent, là les indifférents, d'hier, réveillés de leur torpement par ce scandale, fléchissant leurs genoux raidis, s'étonnant de se trouver chrétiens encore, émus de ces chants comme un déserteur qui entendrait sonner à l'étendard ;

Ils étaient là, ceux qui se sont bûti pour recevoir leurs ossements de somptueuses demeures ;

Ils étaient là aussi ceux qu'attendent le trou banal sans marbre et sans nom, prêt pour quelques années à peine ;

Ils étaient là, ceux dont les fils et les frères tombent sur l'aride terre d'Asie sans couronne et sans prière ; et ils cherchaient la place où ils comptaient s'agenouiller et déposer leurs fleurs.

Je l'ai dit déjà : ce sont des insensés. Méprisez-les donc tout à votre aise ; mais laissez-moi les saluer.

Je les remercie d'avoir fait acte de citoyens ; d'avoir manifesté pacifiquement mais au grand jour leur conviction ; d'avoir donné à leurs amis comme à leurs adversaires l'occasion de les compter ; d'avoir rencontré enfin, pour une solennelle réclamation, les procédés et les mœurs véritables de la liberté.

Mais si j'aime les formes de cette majestueuse démonstration, combien plus encore j'admire l'inspiration qui l'a dictée. Oh ! que ceux-là sont bien français qui défendent si mal leurs intérêts et si bien leurs idées !

Peuple généreux, peuple enthousiaste, qui livre si aisément sa bourse et si difficilement sa conscience ! Jamais des Français ne se sont réunis pour protester contre un impôt qui les accable. Arracher de leurs cimetières des croix qui ne servent à rien, dix mille hommes se lèvent pour les réclamer.

Gardons le souvenir de cette journée, et sachons désormais revendiquer nos droits.

Et vous, persécuteurs, n'en oubliez pas l'enseignement. Le ventre, a-t-on dit, fait des révolutions, et vous le savez bien. Mais la tête, l'âme et le cœur en font aussi : vous pourriez l'apprendre.

UN PASSANT.

Varus-Ferry et ses Complices

Mes lecteurs ont pu se convaincre que je n'aime pas les cris. Les cris ne prouvent rien : un âne crie plus fort qu'un homme.

Mais il est de douloureuses circonstances où le cri part, malgré soi, non des lèvres, mais du fond même du cœur.

Nous traversons une de ces circonstances terribles.

Les mots nous manquent pour traduire notre douloureuse colère, et le fouet de la satire est trop faible pour cingler ces visages cyniques d'ambitieux qui nous ont trahis.

Et voilà pourtant les hommes de la République !

Ah ! qu'on ne nous parle plus de Sédan. A Sédan nous étions en présence des premières troupes du monde, et, du moins, ceux qui nous y avaient menés s'y exposaient aux balles et aux bombes prussiennes.

Au Tonkin, ce sont des Chinois, presque des sauvages, qui ont battu, non pas nos troupes ordinaires, mais l'élite même de notre armée, nos chers, nos héroïques marins, dont l'antiquité payenne aurait fait des dieux.

Ce sont ces lions qui ont été trahis par nos ânes.

A cette idée le cœur se serre, et quelque calme qu'on veuille paraître on sent les larmes vous brûler les yeux.

Si le nom de Sédan est marqué avec un fer rouge au front du second Empire, Lang-Son et le Tonkin l'est encore plus profondément au front de la République.

Si on vous dit : République, répondez : Tonkin. C'est tout dire.

Oui, c'est pour une misérable question de

LA SEMAINE SAINTE A ROME

AVANT 1870

PAR E. DE JACOB DE LA COTTIERE

Avec une multitude immense de chrétiens, comme nous venus de tous les points du globe, nous pûmes nous prosterner devant la couronne d'épines, les clous, les verges qui servaient au supplice de notre Rédempteur.

Du haut d'une tribune richement ornée, aux sons argentins d'une clochette agitée par un moine, un évêque, revêtu de ses ornements pontificaux exposait successivement à la vénération publique chacun de ces pieux objets. De temps à autre, la foule chantait des hymnes, puis se taisait pour faire entendre bientôt après la voix prolongée et sourde de ses gémissements et de ses prières... Je ne connais pas de peuple moins sujet au respect humain que le peuple italien. Quelle que soit sa vie privée ou politique, il s'entretient avec la divinité plus familièrement qu'avec un de ses princes ; les saints, la Vierge et le Christ sont en quelque sorte les membres d'une féodalité puissante et protectrice dont il attend tout et sur l'heure. Oui, le peuple italien est naïf et sincère dans sa foi, malgré les flagrantes contradictions de sa conduite. Hommes nés sous un climat moins favorisé du ciel, plus calmes, plus logiques dans nos actes, jugeons-le avec impartialité ; faisons la part de la spontanéité, apanage d'un sang plus bouillant et d'un esprit plus poétique. Songeons que Dieu, le père commun de tous les hommes, écoute avec la même tendresse l'humble et inintelligible prière du pauvre qui l'invoque dans une langue qu'il ne comprend pas, tout aussi bien que le cantique ou l'hymne triomphal du poète !!!

Soyez bien convaincu, que libre ou captif, pour le Romain croyant, le Pape sera toujours le Pape, et que dans le fond de sa conscience plus il sera dépouillé, persécuté, plus il sera riche, plus il sera grand ; plus aussi il régnera, sans conteste, sur les cœurs, la plus belle, la plus puissante des souverainetés.

N'oubliez pas que nous sommes dans la basilique de Saint-Pierre du Vatican, le grand jour de Pâques, au moment où vont se célébrer les saints mystères. Figurez-vous dans le fond du sanctuaire du plus splendide des temples que l'homme éleva jamais à la divinité, un autel où va se célébrer le plus saint des mystères. A droite de cet autel, mais à l'entrée, est élevé un trône sur lequel va s'asseoir un pontife qui porte dans sa droite le redoutable pouvoir de lier et de délier sur la terre, dans le ciel, et dans sa conscience, la foi et la conscience de plusieurs centaines de millions d'âmes qui espèrent et prient dans la communauté d'un seul et même sentiment, d'un seul et même culte et cela tout aussi bien sous le règne d'un Dioclétien ou d'un Charlemagne. Tout autour de ce sanctuaire, à l'ombre de voûtes resplendissantes de marbre, d'or, de mosaïques, de riches sculptures au milieu desquelles le regard essaye vainement de se retrouver, sont échelonnées, dans des tribunes richement décorées, des princes, des ambassadeurs, des généraux revêtus des riches costumes de leurs dignités, et tout à fait au bas, autour du chœur, toute la cour romaine et plus de trois cents princes de l'Eglise, Patriarches, Archevêques, Evêques. Puis à droite et à gauche, en dehors de la table de la communion, sur des estrades réservées, un grand nombre de femmes voilées et vêtues de noir ajoutent par cette sévère tenue, un saisissant contraste ; il semble qu'en ce jour de luxe et de triomphe pour l'Eglise, le sexe par qui le mal est entré dans le monde doit expier sous le linceul de la pénitence, jusqu'au souvenir de cette première faute héréditaire.

A leurs pieds et dans tout le reste de l'édifice, circule une immense multitude que peut difficilement contenir une double haie de gardes pontificaux. Cette foule murmurante et agitée comme un essaim d'abeilles, se tait tout à coup et reste immobile. La lourde porte d'airain de la grande nef s'ouvre, l'ondulation sonore du métal ébranlé et roulé sur lui-même s'est à peine éteinte dans cette longue succession d'échos mille fois répétés, qu'une voix claire, étendue et mélodieuse, formule en latin ces significatives paroles :

« Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. Ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le Ciel et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le Ciel ».

Le chœur et les fidèles répètent ce même chant, et le Souverain-Pontife, porté sur son trône par seize hommes vêtus de longues soutanes rouges, paraît escorté de sa garde noble, de sa garde suisse et de tous ses camériers.

Arrivée dans le chœur, sa Sainteté y change d'ornements et reçoit assis les cardinaux qui baissent son pluvial placé à sa droite ; d'autres prélats se prosternent successivement à ses genoux. Durant tout le temps de la messe, deux diacres, un latin et un grec, assistent le Saint-Père. Tout ce cérémonial, trop long à raconter, serait des plus imposants si les prêtres romains avaient la même dignité que ceux de nos églises de Lyon et spécialement de notre église métropolitaine de Saint-Jean.

Il faut noter cependant que le Saint-Père, tout le temps du saint sacrifice, regarde constamment le peuple, et que sa Sainteté aspire le précieux sang, avec un chalumeau d'or. Ajoutons que les cardinaux, diacres, sous-diacres, laïques de sa cour communient seuls de sa propre main.

A l'issue de la messe, le Souverain-Pontife et sa cour sortent avec le même cérémonial qu'à leur entrée à leur suite, les illustres invités et les dames gagnent

le sommet de l'hémicycle qui règne à droite et à gauche de la basilique. Vient le peuple qui se rue, se précipite sur la place qu'il remplit. Le canon du fort St-Ange tonne ; toutes les cloches de la ville font entendre leurs joyeux carillons ; fanfares et musiques militaires, rumeurs bruyantes de plusieurs milliers de spectateurs ajoutent un nouvel éclat à ce joyeux tumulte. A peine la douzième vibration de midi s'est-elle éteinte dans l'espace qu'artillerie, carillons, fanfares cessent avec cette précision d'un grand orchestre docile et bien dirigé. La grande fenêtre du principal balcon de la basilique s'ouvre, et le Souverain-Pontife paraît, porté sur son trône. Aussitôt la foule s'agenouille, et Pie IX d'une voix claire, pénétrante, pleine d'une suave onction, répand ses bénédictions sur la ville et sur le monde : *Urbi et orbi* !

Dans ce moment solennel, tout agenouillé que j'étais, j'essayais de voir avec une lunette d'approche les traits de notre Pontife vénéré ; sa figure ordinairement douce, mais assombrie par le chagrin, rayonnait alors d'un éclat que les joies de la terre n'ont jamais connu. Ce n'était plus l'infortuné souverain dont les généreuses concessions furent payées par la plus noire ingratitude, par la trahison des Judas couronnés, mais bien le pasteur, le père qui à tout oublié et veut témoigner à ses enfants son indicible tendresse.

Pie IX debout, les lèvres étendues vers l'immense tourné vers le ciel, les mains étendues vers l'immense, semblait vouloir se grandir assez pour atteindre et violenter en quelque sorte la miséricorde divine.... Vivement ému, il me fut impossible de soutenir plus longtemps ce pareil spectacle ; mes bras retombèrent, ma tête se courba involontairement, et des larmes d'une douceur incomparable humectèrent mes paupières....

L'on vivrait mille ans que mille ans on conserverait le souvenir d'une pareille impression.

FIN

portefeuille, c'est pour encaisser quelques sous de plus que des malheureux ont sacrifié nos héros!

Héros, Brière de l'Isle, de Négrier, officiers, soldats, gloire à vous! Gloire à vous, victimes d'ambitions dégoûtantes! Honte à ceux par qui vous souffrez, par qui vous mourez, par qui vous êtes peut-être morts au moment où j'écris ces lignes!

Tonkin! Tonkin! Tonkin!

Que répondrez-vous à ce mot qui vous fait rougir, républicains d'hier, qui ne craignez pas d'être encore les républicains d'aujourd'hui?

Et vos chefs, vos modèles, ces créatures de l'opportunisme, ce champignon vénérable de la République et de la France, ces imposteurs auront le droit de vivre tranquilles, de leurs rentes, en France, au milieu des familles dont ils auront sacrifié les fils?

On punit les assassins qui tuent un homme, et l'on ne châtie pas ces meurtriers, parce qu'ils ont fait le crime sur une vaste échelle!

Et l'on ose encore parler de remettre au pouvoir un seul débris de ce honteux ministère?

Et il y aura encore des hommes assez plats pour se courber de nouveau devant ces gens-là!

Et M. Grévy, sous le règne ridicule duquel a retenti cette incroyable nouvelle : « Les Français sont battus par les Chinois! » ce mannequin restera encore au pouvoir!

Et ce plat troupeau d'esclaves qui se vautraient dans la boue, aux pieds du grand maître, je veux dire du grand traître, ce troupeau nous dominera encore, nous, hommes de cœur!

Allons donc! C'en est assez! Nous n'en voulons plus!

Qu'un homme vienne qui balaye cette multitude. On l'attend. Tout le monde lui tend les bras. Qu'il se hâte!

Le bon sens s'est fait jour à la fin. Nos tristes prévisions ont été justifiées. Le peuple se dit : Si nous avions suivi les conseils des monarchistes, nous n'en serions pas là. Il voit l'éclatante vérité de nos affirmations, et les cyniques mensonges des imposteurs lui sautent aux yeux. Il se repent; il ne se repentira pas longtemps!

Oui, qu'un homme vienne! La cravache à la main, qu'il pousse à la porte cette Chambre affolée que nous maudissions hier, que maudit aujourd'hui la France entière.

Car le coupable ce n'est pas Varus-Ferry tout seul; Varus n'était là qu'un instrument.

Le coupable c'est la République. Désormais la honte doit être attachée à ce nom.

L'histoire dira que la République est tombée sous le couperet des Chinois!

Les innocents payent pour les coupables. Et dire qu'il faut de ces coups-là pour réveiller un peuple! Quelle triste chose que la vérité ne puisse entrer dans les esprits que lorsque le mal est irréparable!

Si tout était fini au moins! Mais non. Les dernières nouvelles sont de plus en plus sombres. Nul ne sait ce qui peut arriver à nos malheureux soldats. On n'ose pas y songer. Le Cambodge se révolte; la Cochinchine se révolte. Que va devenir le corps expéditionnaire réduit, décimé, au milieu de cet essaim innombrable de barbares?

Magnifique politique coloniale que celle qui consiste à perdre les colonies que nous possédions.

O hommes sinistres! qui nous avez conduits où nous en sommes, c'en est fait de vous à la fin. Le peuple ouvre les yeux. La toile s'est levée tout à coup, et il a vu dans les coulisses. Il a vu et il est dégoûté. Ah! nous vous attendons aux prochaines élections; oui, nous vous y attendons, si toutefois la juste colère des foules peut se contenir jusque-là.

Croyez-vous le peuple assez bas pour vous relever de la fange qui vous couvre? Croyez-vous qu'il est beaucoup d'hommes qui se salient les mains à vous ramasser?

Allons donc! les glorieux vaincus d'hier seront les maîtres de demain. Et de même que la foule indignée qui hurlait à vos portes, acclamait le brave maréchal de Mac-Mahon et l'ardent de Cassagnac; demain c'est la monarchie que la France entière acclamera et portera en triomphe.

Les électeurs se souviendront, d'une part, de ceux qui ont fait un dieu de Varus pour les écraser, et, de l'autre, de ceux qui n'ont cessé de combattre cet homme néfaste pour les élever.

Que s'il se trouve d'assez rampants opportunistes pour venir implorer encore une fois les suffrages du peuple, le peuple indigné leur dira : Qu'avez-vous fait de notre argent? Qu'avez-vous fait de notre honneur? Qu'avez-vous fait de nos enfants? Misérables, vous avez du sang plein les mains!

Oui, c'est vous, clique de Ferry, comme l'a si bien dit le peuple de Paris, c'est vous, clique de l'opportunisme, clique républicaine, c'est

vous qui nous avez ruinés, comme nous le sommes.

Ah! venez donc critiquer l'Empire! Si nous avions une guerre avec l'Allemagne, ce serait fait de nous! Notre armée est désorganisée, nos magasins sont vides et nous n'avons pas un liard pour les remplir!

Et voilà votre œuvre, intègres républicains!

C'est vous qui avez ruiné le commerce de la France.

C'est vous qui avez ruiné son agriculture.

C'est vous qui avez ruiné son industrie.

C'est vous qui avez assassiné nos frères héroïques du Tonkin!

Mais la justice a toujours son heure, et le peuple vous a chassés et chassera vos complices comme des malfaiteurs accablés sous le poids de la honte et de l'ignominie.

Demain, peut-être, il vous ouvrira les portes du bagne que vous méritez; car si les honnêtes gens, dans un jour de faiblesse insigne, n'ont pas été loin de vous craindre, ils se moquent de vous aujourd'hui.

Forts de toute la force que donnent l'honneur et le devoir, ils se rient de vos grosses voix. Votre arrogance leur fait hausser les épaules. Et ce réveil d'énergie des honnêtes gens devient chaque jour plus complet, plus étonnant. Le flot de l'indignation a monté tout à coup; il monte encore et montera jusqu'à ce qu'il ait lavé le sol de la France des souillures qui le couvrent.

Varus-Ferry et vous tous républicains, ses complices, c'en est fait de vous.

Aujourd'hui le peuple crie : A bas l'ignominieux opportunisme! Demain il criera : A bas la République! et en même temps : Vive le comte de Paris!

AUGUSTIN RÉMY.

La Croix

Nous dormions, nous catholiques, il faut bien l'avouer, le lourd sommeil de l'égoïsme et de l'indifférence, lorsqu'un forfait odieux est venu brusquement nous réveiller : les croix de nos cimetières, brisées par le marteau des démolisseurs, avaient été, sur l'ordre du conseil municipal, jetées à la voirie. Le Christ adoré par nos pères, le Consolateur de leurs derniers jours, le Protecteur de leur tombe, avait été arraché de sa croix et traîné dans un hideux tombereau. Nous étions revenus aux jours sanglants du Calvaire, et Jésus, après dix-huit siècles, trouvait encore des bourreaux.

Effrayés, indignés par cet attentat, nous allions des uns aux autres demander confirmation de cette vague rumeur. Tout cela nous semblait un songe, et pourtant tout était vrai : les morts avaient été dépouillés dans le silence de la nuit, et le Christ n'étendait plus sur leurs tombes ses deux grands bras pour les bénir.

Alors, dans un élan spontané et unanime, les catholiques lyonnais se sont levés pour défendre leur Dieu contre ses ennemis et ses profanateurs.

Dix mille hommes, unis dans la même pensée, montent en priant jusqu'à Loyasse, et là, pressés entre deux rangées immenses de tombeaux, s'avancent vers la croix. Un à un ils se mettent à genoux, baisant la terre là où hier encore s'élevait la croix dressée par les aïeux; et quand ils relèvent la tête, une larme brûlante glisse sur leur joue et un éclair illumine leurs yeux.

Oui, alors nous avons senti qu'il est une limite à toute obéissance, à toute résignation. La tyrannie, même sous un Néron, ne s'est jamais faite si brutalement insupportable et n'a jamais eu ce raffinement odieux de nous frapper nous catholiques dans nos ancêtres, nos fils morts et jusque dans notre tombe. Non, à aucune époque, il ne s'est trouvé des sectaires assez résolu et haineux pour tyranniser exclusivement les faibles et les ouvriers. S'ils n'ont pas, en effet, assez de fortune pour acheter un terrain, y élever un coûteux édifice, bientôt la pelle du fossoyeur détruit la pauvre tombe. Où pleurera ce père, où priera ce fils, où déposeront-ils un souvenir pour leurs morts? M. Lefort a fait jeter bas la grande croix qui appartenait à tous, mais spécialement à l'ouvrier.

Oh! n'en doutez pas, puissants du jour, nous nous souviendrons de votre crime, et le jour est prochain où nous vous jetterons à la porte de vos palais. Votre dernier haut fait n'a-t-il pas dissipé toute équivoque? Qui oserait maintenant affirmer qu'il est honnête de se dire avec vous? Vous n'avez plus pour partisans que des sectaires et des besoigneux comme vous. Les bons citoyens vous haïssent et se préparent à vous chasser bientôt.

D'ailleurs, il vous est facile de voir dans quel abîme tombent ceux qui touchent à la croix. Qu'est devenu le crocheteur Ferry? Quel homme a été plus abreuvé de honte par une Chambre française qu'il avait la ma-

jorité? Le même sort vous attend; car, selon la belle parole de M. de Montalembert, « la persécution pour l'Eglise est un calice où elle a toujours bu à longs traits quand elle a dû être invincible. »

JOSEPH VÉRY.

CORRESPONDANCE

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur la lettre suivante et nous nous associons (autant que le jugerait bon l'autorité ecclésiastique) à la grande pensée dont s'est inspiré notre correspondant, qui est l'un de nos écrivains catholiques et légitimistes les plus militants.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Coutumier de Notre-Dame de Paris au saint temps du carême, j'ai vu, depuis quarante ans, des foules recueillies accourir de tous les points de la grande cité à la voix des Ravignan et des Félix, des Lacordaire et des Monsabré. L'étudiant et l'ouvrier, le médecin et l'avocat, le magistrat et le soldat, l'homme d'Etat et l'homme de lettres, se coudoient dans la vaste basilique; et, le Dimanche de Pâques, à la messe traditionnelle de sept heures et demie, nous nous présentons — admirable spectacle! — par milliers à la table eucharistique. Je m'y suis trouvé entre un duc et un typographe.

Lyon est aussi une grande cité. Lyon a sa renommée de piété et de courage, d'intelligence et de culture. Pourquoi Lyon, pourquoi toutes les grandes villes de France ne feraient-elles pas ce que fait Paris? Pourquoi n'auraient-elles pas aussi leur communion pascalle des hommes?

La fidélité des catholiques lyonnais à leurs paroisses respectives est assurément fort louable, et le zèle de leurs pasteurs ne saurait, j'en conviens, que la nourrir et l'accroître; mais l'exemple qu'ils témoigneraient en se groupant, en se réunissant chaque année pour remplir, en masses compactes, le devoir pascal, ne serait-il pas, au temps d'insolente impiété ou de révoltant athéisme où nous vivons, ne serait-il pas éminemment salutaire? Après le sacrilège attentat de la semaine dernière, je vous le demande, cinq ou six mille hommes de tout rang, de toute condition, de tout âge, communiant Dimanche dans votre magnifique cathédrale, n'eût-ce pas été une imposante et féconde manifestation, en même temps que souverainement consolante pour le cœur d'apôtre et de père de votre vénérable Archevêque?

Il s'agit de commencer : que l'on commence. Que l'un de vous donne l'élan; on le suivra. Hier encore, nos pèlerinages de Terre-Sainte étaient d'une lamentable, d'une dérisoire maigreur; trente à quarante pèlerins au plus. Une voix s'est élevée, et nous les comptons aujourd'hui par centaines. Commencez donc, et soyez l'an prochain cinq à six mille à Saint-Jean, comme nous, à Notre-Dame.

Il suffit que vous le vouliez.

Pleins de fougue et d'ardeur à certaines heures, nous n'en sommes pas moins d'ordinaire déplorablement timides ou routiniers, attendant toujours que quelque généreuse initiative nous arrache à notre torpeur. Ne supportons-nous pas cette République depuis bientôt quinze ans? N'avons-nous pas supporté quatre ans un Jules Ferry? Et encore a-t-il fallu un désastre pour l'explosion de nos colères et de nos mépris!

Agréé, etc.

UN CATHOLIQUE DE PARIS DE PASSAGE
A LYON.

La Presse Républicaine

ET LA MANIFESTATION DU 20 MARS

La manifestation catholique de dimanche dernier a eu le don d'émouvoir la presse républicaine, et cela se comprend. Les catholiques que l'on avait vus jusqu'alors se laisser malmener, outrager, sans rien dire, ont fini par déclarer qu'ils avaient plus que suffisamment assez de cette façon d'être traités. Jugez du scandale!

La *Lyon Républicain* évalue à cinq mille le nombre des manifestants. Il faut croire que son reporter n'y voyait que d'un œil. Quant au *Progrès* c'est mieux encore : il n'en a compté que DEUX CENTES. Lisez bien : DEUX CENTES. Dans cette boutique, la vérité est considérée à peu près tout autant que les convenances. Ce sont des vertus cléricales, paraît-il, et non démocratiques.

Quoi qu'il en soit *Lyon-Républicain*, *Progrès*, *Petit Lyonnais* et *Courrier de Lyon* sont stupéfaits de l'audace des cléricaux. Ça leur fait perdre la tête.

Le *Petit Lyonnais* qui n'a vu dans nos rangs que des frocards, des membres de Cercles catholiques et des cochers de bonnes maisons fait conduire la manifestation par Mgr Pagnon, vicaire général!

Le *Lyon Républicain* dit bravement que c'est sur la place des Terreaux et sur l'avis de

M. Perraudin que les catholiques nomment une délégation, ce qui tendrait à laisser croire qu'ils sont descendus aux Terreaux sans savoir ce qu'ils voulaient faire.

Mais la palme appartient au *Progrès* comme compte rendu. Nous avons déjà dit qu'il n'avait vu que deux cents manifestants réunis pour donner un libre cours à l'expression de leur fanatisme.

Ce libre cours donné, la bande à la tête de laquelle se trouvaient les sieurs Debanne, ancien avocat général, Charles Jacquier, avocat, Demoustier, Perrin, Sabran, arriva sur la place des Terreaux. Là, les manifestants paraissent irrésolus!... Enfin, ils se décident et envoient à la mairie une estafette!... (C'est toujours le *Progrès* qui parle).

Puis ce journal, spirituel comme chacun sait, fait de l'esprit au sujet de la tenue des délégués catholiques dont un seul était en chapeau haute forme et les autres en chapeau de feutre, ce qui peut, dit-il, paraître peu convenable pour des gens qui se targuent d'être des modèles de bon ton et de bonnes manières.

Voilà, par exemple, ce dont on ne se targuera jamais au *Progrès*!

Ah ça! ce n'est pas pour dire, mais les sieurs Debanne, Jacquier, Demoustier, Perrin, même en chapeau de feutre sont encore d'autres gens que les sieurs Delaroche, Moretton et consorts même en chapeau haute forme. S'ils n'ont pas l'élégance du successeur de M^{me} V^e Chanoine c'est qu'ils n'ont peut-être pas passé par les mêmes chemins de l'ex-agent de change.

Ce qu'il y a de certain c'est qu'ils ne doivent rien à personne : ils peuvent tous marcher la tête haute. Parmi ceux qui en parlent de si haut, combien y en a-t-il qui pourraient en faire autant?

Nous laissons de côté dans notre énumération le *Courrier de Lyon* dont l'article est en général dans un ton convenable. Toutefois, le *Courrier* se permet en terminant de nous renvoyer à l'Evangile qui nous dit : « Allez en paix! » Nous ferons remarquer au *Courrier* que c'est notre plus vif désir; mais encore faut-il pour cela qu'on nous laisse aller en paix et qu'on ne nous moleste pas chaque jour. Ce n'est pas nous qui avons offert la guerre, mais par Dieu! si on nous la fait, nous ne sommes pas près de mettre bas les armes!

MARTIAL FERRÉ.

Tribune des Œuvres

Samedi dernier, à 2 heures, dans la grande salle de l'archevêché, avait lieu, après un an d'interruption, l'Assemblée générale de l'œuvre du Denier de Saint-Pierre.

M. Jacquier, dans un compte rendu où la lecture et la précision des détails techniques ne gênaient pas la vivacité d'inspiration et d'éloquence, a montré la grandeur et l'importance de l'œuvre, après un court tableau de ses recettes annuelles, qui, portées en 1883, par une libéralité exceptionnelle à 40 mille fr., sont revenues en 1884 à leur chiffre normal : 25 mille fr. M. Jacquier reproche à cette somme d'être bien modeste, pour la ville des œuvres et des aumônes, et cite, pour stimuler le zèle, le touchant exemple du budget de cette pauvre femme de ménage qui trouva pendant 53 ans dans sa vie de privations et d'économies le moyen d'ajouter chaque semaine quelque chose au Denier de Saint-Pierre.

Le P. Mathieu Lecomte, a pris ensuite la parole, et dans un discours spirituel et plein de souvenirs de Judée, est remonté en quelque sorte aux premières origines du Denier de Saint-Pierre, en rappelant la vieille loi hébraïque et l'obligation pour tout juif, à partir de 20 ans, de contribuer par une obole annuelle à la construction du Temple de Jérusalem, et plus tard à son entretien. A défaut de cette première organisation de l'œuvre du Denier, organisation qui valait bien la nôtre et qui procurerait aujourd'hui 40 ou 50 millions au Souverain Pontife, à ne fournir que 25 centimes chacun, — donnons pour ceux qui ne donnent pas, donnons sans compter : Saint Pierre, qui tient les clés, nous le rendra, et si nous voulons qu'un jour il nous ouvre la haute porte du ciel, ouvrons lui ici-bas celle de notre charité. J. S.

AU
Sablier
GRANDE MAISON DE DEUIL
17, rue de la République
en face de la Banque de France
et 6, rue Bourbon, presqu'à l'angle de Bellecour
LYON

LAINES
A tricoter & au crochet
Pour œuvre de charité, le 1/2 kil. 4 »
Gris mélangé 5 »
Mérinos et Saxe, écrus 5 »
— toutes nuances 6 »
Cachemire blanc et noir 6 »
Anglaise irrétrécissable, écrue 7 »
— couleurs 7 »
Persan blanc, noir, couleur 7 »
Mohair 5 »
Pèlerines et Fichus, Robes et Manteaux d'enfants
A. ROYANÉ, rue de la Préfecture, 1

La nouvelle Œuvre de la Ligue

— SUITE ET FIN —

Il y a là, pour qui sait voir, caché sous le voile du pur patriotisme, un chef-d'œuvre d'hypocrisie. Si vous voulez connaître toutes les ressources, toutes les ruses de l'artifice oratoire, lisez les projets de lois maçonniques. Voyez : ici tout est mis en avant, intérêt des finances, allègement apparent du service militaire, amélioration du sort des officiers ; tout, excepté la vraie raison qui est la destruction des habitudes catholiques de la France et l'anéantissement du sentiment religieux chez la jeunesse. Trente dimanches de l'année, au moins, on mettra les catholiques dans l'impossibilité de remplir leurs devoirs de religion, et l'on présume bien qu'ils arriveront à n'y plus penser les vingt-deux autres dimanches. Et voyez ce qu'on réserve à ceux qui voudront se soustraire à cette nouvelle oppression de la liberté de leur conscience : ceux-là feront quarante-deux mois de service militaire, et quel que soit leur degré d'instruction, « en aucun cas ils ne bénéficieraient du renvoi de leur classe par anticipation ».

Heureuse pensée, qui ferait retomber sur les cléricaux seuls l'obligation du service militaire !

Vous verrez que M. Ballue se prête à leur jouer ce bon tour, et que M. Lewal n'y répugnera pas.

Tout cela afin de pouvoir « célébrer avec éclat le centenaire de 89 ! »

Dans le grand Congrès de la Ligue de l'enseignement, tenu à Tours au mois d'avril de l'année dernière, le F. Macé s'est écrié :

« Nous avons couru après l'instruction laïque obligatoire pendant trente ans ; il faut que nous atteignions l'instruction militaire obligatoire avant trois ans ».

188 Sociétés ont été fondées dans ce but depuis deux ans, sous l'impulsion de la Ligue ; 8 sont en préparation ; presque toutes les Sociétés adhérentes à la Ligue ont ajouté cette branche à leur programme.

Et dans ce même Congrès de Tours, le F. Macé ajoutait, de compte à demi avec M. Vauchez, qu'il fallait préparer l'opinion, afin que, le jour où la Ligue aurait obtenu la loi qu'elle demande, le pays fût mûr pour l'accepter.

C'est, disent les deux personnages, notre pétitionnement en faveur de l'instruction laïque et notre enquête sur le même sujet qui ont décidé l'adoption de la laïcisation ; le mouvement d'opinion que nos congrès vont créer décidera de même le gouvernement et les Chambres à voter l'obligation de l'instruction civique et militaire.

Et l'assemblée d'adopter avec enthousiasme la nouvelle servitude qu'il s'agit d'imposer à la jeunesse française, pour la républicaniser, la déchristianiser, et la maçonniser.

A nous de prendre garde.

NEMO.

Lettres Villageoises

A. X., Puy-de-Dôme, le 3 avril 1885.

Monsieur Pierre Benoiteau,

Voilà qu'il se passe en moi quelque chose comme si je n'allais plus être républicain. Pourtant je voudrais bien l'être quand même, puisque j'ai parié avec vous douze bouteilles du bon que je le serais quand même. Mais il y a tant de choses drôles que je suis ébranlé.

Voyez vous, M. Benoiteau, ça ne va plus. La machine est détraquée. Qu'est-ce qui a dérangé le ressort ? C'est la question. Pour moi je crois que ce sont les horlogers ; et je finis bien par voir que vous aviez raison.

Nous avons supporté de nouveaux impôts, parce qu'on nous disait qu'ils étaient nécessaires, à cause de l'empire. Nous avons supporté la crise agricole,

parce que l'on nous disait que c'était la conséquence de l'empire ou du 16 mai, ou de quelque autre chose. Tout ça nous paraissait bien un peu louche, mais enfin on ne disait rien.

Mais cette fois, c'est fait. Le Tonkin n'est pas la conséquence de l'empire, à ce que je crois, et le Tonkin, ma foi, il n'y a pas à dire, c'est une sale chose.

Il y a ici la mère Garey qui a son fils au Tonkin, au 2^e tirailleur Algérien. Il paraît que ce régiment a été haché dans la dernière affaire. Quoi qu'il en soit, je puis vous dire une chose : C'est que ni le père Garey, ni l'oncle Garey, ni le grand-père Garey, ni les frères Garey, ni les cousins Garey, qui tous avaient voté pour la République jusqu'à ce jour, ne voteront pour elle maintenant.

Pourtant, il faudrait bien savoir à quoi s'en tenir. Il y en a qui disent comme ça, que le Tonkin c'est la faute de Mac-Mahon, et que si on est battu c'est à cause de l'incapacité des généraux de là-bas. Je crois bien que c'est un peu partout comme lorsque nous étions à l'école. Dès qu'il y avait une bêtise de faite, c'était jamais la faute de personne ; tout le monde disait : M'sieur ! c'est lui ! Enfin n'importe, j'aimerais assez savoir votre opinion là-dessus.

Voyez ce que c'est pourtant, je voulais vous parler d'agriculture, et toutes ces histoires de gouvernement nous donnent tant de soucis que je n'y ai plus pensé. Mon Dieu, quand est-ce donc que nous serons tranquilles ?

Tout à vous,

JEAN CLAUDE.

VARIÉTÉS

Une page d'Histoire Lyonnaise sous la Révolution

Pour l'exercice de ce culte fraîchement éclos, il fallait un clergé docile dont les sentiments et le caractère s'harmonisassent, sans trop d'efforts, avec les principes d'indépendance et de révolte qui avaient présidé à l'édification d'une telle œuvre.

On le recruta sans peine parmi les prêtres jansénistes ou ceux qu'avaient gagnés les idées dominantes et qui espéraient trouver, dans le nouvel état de choses, de plus grandes facilités pour arriver aux charges supérieures, ou encore une amélioration matérielle de leur position plus rapide et plus générale.

Mais les adhésions qui spontanément et en plus grand nombre vinrent rejoindre le cœur de la nouvelle Eglise, furent celles de ces moines parjures que la Révolution rencontra prêts à toutes les apostasies et à toutes les bassesses. Ces renégats saisirent avec des transports d'une joie scandaleuse l'occasion inespérée de rompre leurs liens pour se lancer, à corps perdu, dans le mouvement févreux qu'inspirait ce besoin d'innovations insensées dont tant d'intelligences subissaient alors l'ineffable contagion. Cette phalange indigne des prêtres prévaricateurs donna son premier pasteur à la nouvelle paroisse de la Croix-Rousse.

L'ex-père Augustin réformé, Constantin Plagniard, devenu l'abbé Charles Plagniard, ne rougit point d'exercer un sacerdoce illégitime au sein de cette même population qu'avaient édifiée les austères vertus de ses anciens confrères, et qu'il scandalisa par l'affligeant spectacle de sa chute criminelle.

La succursale de Saint-Blaise fut alors confiée à Jean-François Naudet, ci-devant capucin, qui prit le titre de vicaire de Cuire.

Non content de cet acte de défi jeté à la conscience publique chez les habitants du faubourg, le curé intrus de la Croix-Rousse accentua plus encore ses tendances hostiles par la publication d'un virulent écrit contre l'autorité de l'archevêque de Lyon, Mgr de Marbeuf. Ce digne prélat ayant jugé nécessaire d'éclairer son clergé et ses fidèles sur la conduite qu'ils devaient suivre en ces graves conjonctures avait, dans cette intention, lancé un *avertissement pastoral* dans lequel entr'autres choses, il protestait à l'avance contre l'élection prochaine d'un évêque constitutionnel sur le siège de Lyon.

Cet exercice parfaitement légal du droit imprescriptible que possède tout chef de diocèse d'adresser, aux fidèles confiés à sa sollicitude, les avis et les conseils qui lui paraissent convenables, cet exercice, disons-nous, eut dans cette occasion le malheur de déplaire à l'abbé Plagniard.

Sans égard pour la déférence et le respect dus au successeur de saint Pothin et de saint Irénée, le curé schismatique ne craignit pas d'insulter un démenti public aux enseignements de son archevêque en lui opposant sa *réfutation de l'avertissement pastoral de M. de Marbeuf, adressée aux amis de la patrie et de la constitution*, etc., opusculé de seize pages qui, croyons-nous, eut deux éditions.

Nous trouvons répétés, dans cet orgueilleux libelle, les arguments emphatiques à l'aide desquels les novateurs cherchaient à justifier leur attitude agressive envers l'Eglise de France.

Eglise primitive, liberté de conscience, culte national en harmonie avec les institutions que le pays s'est librement données, etc. etc. Toute cette phraséologie verbeuse, à la mode du temps, remplit de ses périodes ronflantes, le *factum* de l'ex-religieux.

Catalogue Coste : 3443, *Bibliographie historique*, etc., par Gonon, nos 511 et 2969.

(A suivre.)

ANTOINE-FRANÇOIS.

MARCHÉS

On nous écrit que les marchés de l'Ouest et ceux du Nord ont été mieux pourvus cette semaine, mais dans notre région il ne s'est presque pas fait de ventes. Les prix sont toujours sans variation, on peut donc dire nominaux. Les droits sur les céréales aujourd'hui promulgués, n'ont eu ainsi que nous le disions dernièrement absolument aucune influence sur les cours qui les ont escomptés dès les premiers temps où il en a été question.

GRAINS

Blés nouveaux du Dauphiné.	22 50 à 22 25
— du Lyonnais.	22 25 à 22 50
Les 100 kilog. rendus à Lyon.	
Blés de Bresse.	22 75 à 23 »
Blés du Bourbonnais.	23 » à 23 50
— Nivernais.	22 75 à 23 25
— Bourgogne.	21 75 à 23 50
— Buisson de Vaucluse.	22 » à 22 25
— Tuzelles.	24 50 à 24 »
Avouines. — Quelques adjudications militaires nous ont	
laissé une hausse de 75 c. à 1 fr. ; ces prix tiendront-ils ? De fait nous cotons :	
Dauphiné.	19 50 19 75 20 »
Bresse.	18 75 19 » 19 25

Bourbonnais.	» » 20 50 20 75
Bourgogne.	19 50 19 75 20 »
Sons. — Arrivent à la hausse. — 1 ^{re} qualité, 11.25, 11.75, 2 ^e 10.75 à 11.	
Farines. — On parle beaucoup d'une baisse de 1 fr. le 1 ^{er} courant, sur la marque de Corbeil. Les prix cotés sur nos marchés sembleraient aussi moins fermes.	
Farine de commerce 1 ^{re} . . . les 125 k.	42 » 43 »
— — — ronde.	35 » 35 50
— de boulangerie 1 ^{re}	43 50 45 »
— — — ronde.	36 50 39 »
Maïs, en hausse.	18 50 20 25
Sarrasin.	18 » 19 »
Haricots blancs nains.	28 » 32 »

GRAINES FOURRAGÈRES ET OLÉAGINEUSES

Graines de trèfle de France	
nouvelles. les 100 k.	108 » 100 »
Graines de luzerne de France	
nouvelles.	115 » 145 »

FOURRAGES

Vente toujours assez bonne.	
Foin de pays. les 125 k.	9 50 11 »
— de Bourgogne.	13 » 12 75
Paille de froment.	8 » 8 25
— de seigle.	8 25 8 50

BESTIAUX

Bœufs. — Belle et bonne vente, vendeurs et acheteurs en nombre. Beau choix et prix satisfaisants. Voici les prix faits : Italiens, 145 à 175 fr. ; Bressans, 135 à 185, Bourbonnais, Charolais, 140 à 170 fr. — en moyenne, 1^{re} qualité, 175 ; 2^e, 150 ; 3^e, 135.

Veaux. — Très peu sur le marché, vendus de 100 à 110 suivant mérite.

Moutons. — A peine s'est-il vendu la moitié des animaux amenés et de 140 à 165 fr.

Porcs. — Approvisionnement faible, — hausse subite par conséquence. — Les petites pièces se sont littéralement enlevées, 1^{re} qualité 116 fr. ; 2^e 110 ; 3^e 100.

VINS

Le temps très froid de ces jours derniers réjouit tout le monde, il est en effet préférable que la végétation se trouve retardée afin que nos vignes soient moins exposées aux gelées du printemps. A cette époque d'ailleurs elles ne s'en développeront qu'avec plus de vigueur et un cours de végétation bien uniforme ne peut que leur être favorable. Peu de variations donc dans les prix : nous citerons seulement les Orléanais qui se cotent 105 à 115. Le marché de Cote se trouve, nous dit-on, arrêté par des difficultés administratives dont nous pourrions reparler. Nous attendons la semaine de Pâques pour voir nos marchés reprendre de l'activité.

THUR. LEP.

ANGIENNE MAISON

MOUTH

GRANDS MAGASINS

NOUVEAUTÉS

OUVERTURE DE LA SAISON DE PRINTEMPS

Place Saint-Nizier, Rue Mercière

TOUTE LA RUE DES BOUQUETIERS

Le Propriétaire-Gérant : B. DUVIVIER.

LYON — IMP. COMMERCIALE ET ADMINISTRATIVE, DITRAINE, RUE GENTIL, 5.

CHAPELLERIE

La maison RIVIER Seurs, rue Centrale 43, et rue de l'Hôtel-de-Ville, 80, à Lyon, engage les Dames qui veulent se coiffer — elles et leurs enfants — avec goût et à bon marché à visiter ses magasins. Elles seront étonnées de trouver un si grand choix de coiffures garnies depuis 3 fr. et non garnies à tous prix.

Grand assortiments de chapeaux pour fillettes et garçonnets

LA LIBRAIRIE SCOLAIRE

J^H CHANARD

LYON — 8, rue du Peyrat, 8 — LYON

Envoie son catalogue de librairie et de papeterie, franco et sur demande, aux institutions religieuses.

Un commerce lucratif et en pleine activité, gagnerait considérablement à pouvoir étendre ses relations par quelques voyages fréquents dans les départements limitrophes. On cherche, dans ce but, un ASSOCIÉ avec apport de 70 à 80.000 fr. On lui laisserait le choix entre les déplacements ou la direction de la maison centrale.

VIENT DE PARAITRE

L'ALMANACH-JOURNAL

REVUE MENSUELLE

Abonnements : FRANCE, un an, 2 fr. Un numéro : 10 cent.

PROPAGANDE

Toute personne qui prend cinq abonnements en son propre nom ou à diverses adresses, en reçoit un sixième GRATUITEMENT à titre de reconnaissance de la part de la Direction et comme indemnité de propagande.

Ecrire au Rédacteur en chef, M. Gabriel ALCYONI, 7, rue du Cherche-Midi, Paris.

TRIBUNE DU TRAVAIL

PLACEMENTS GRATUITS

Bureau : rue Désirée, 6, au 2^e

Pour Hommes, de 11 heures à 1 heure.

Pour Femmes, de 2 heures à 4 heures, jeudi excepté.

ON DEMANDE

Des ouvrières frangeuses, postillonnières, chez M. Armand Pitiot, boulevard des Brotteaux.

Une jeune fille catholique pour enseigner le français dans une pension catholique, en Allemagne.

Des jeunes filles pour la cravate d'homme.

Des ouvrières pour cravates, plastrons, lavallières et tours de cou, pouratelier et au dehors, rue Sainte-Marie-des-Terreaux, 5, chez M. Legerot.

De bonnes ouvrières brodeuses pour la broderie de Rousseaux. S'adresser rue Rozier, 3, au 2^e.

De bonnes ouvrières couturières, place de la Croix-Rousse, 6, à l'entresol.

Un apprenti menuisier-ébéniste, nourri et couché, de préférence un jeune homme venant de la campagne.

Un apprenti bijoutier, rétribué de suite.

Une moutonne pour fleurs artificielles, chez M. Neu, rue du Plâtre, 8, au 2^e. S'adresser de midi à 2 heures.

Une jeune fille pour apprentie fleuriste, rétribuée de suite, même adresse et aux mêmes heures.

DEMANDE DE PLACES

Une Dame, 37 ans, demande une place pour la vente dans un bureau de tabac.

Un bon jardinier veuf, ayant de bonnes références, demande une place dans maison bourgeoise, couvent, institution, etc.

Une dame 36 ans, demande à tenir un dépôt quelconque ou bien un emploi de gouvernante.

Un jeune homme sérieux, connaissant bien la soierie et au courant d'un service d'ouvriers, demande un emploi, bonnes références.

Une demoiselle de 23 ans, bien au courant du commerce et connaissant bien la machine à coudre, demande un emploi.

Un jeune homme ex-secrétaire au bureau d'habillement militaire, connaissant bien la comptabilité commerciale, demande un emploi quelconque.

Une demoiselle connaissant très bien le commerce (articles blancs), demande emploi dans maison de commerce ou une place de gouvernante.